
Culture et Foi

Le bulletin d'information du Réseau Culture et Foi

Vol. 8, no 2, octobre 2002

ISSN 1203-617X

Mot de la présidente

par Hélène Chénier

J'ai l'honneur et le bonheur d'adresser aux membres, aux amis et aux organismes sympathiques à notre Réseau Culture et Foi mon premier message à titre de présidente nouvellement élue le 25 mai 2002.

Après une année consacrée à revoir nos objectifs et nos orientations, à écouter des jeunes baptisés s'exprimer sur leurs attentes, besoins et recherches au plan humain et religieux, l'assemblée annuelle a précisé et adopté ses orientations et réaffirmé ses intuitions initiales.

Le Réseau demeure un rassemblement de baptisés venus, à titre individuel ou comme membres d'un groupe, faire communauté (*ecclesia*) avec des personnes qui partagent le même objectif : concilier leur foi et leur culture. Nos membres veulent poursuivre l'*aggiornamento* que recherchait Vatican II. Pour eux, il est fondamental de continuer le dialogue avec le monde contemporain, c'est-à-dire de voir comment ce monde dont nous faisons partie interpelle notre foi et comment notre foi peut l'interpeller. En bref, ils veulent chercher ensemble comment inculturer les valeurs d'Évangile en ce XXI^e siècle.

Dans ces perspectives, l'assemblée annuelle a mis en relief les cinq champs d'intervention suivants :

1. Le Réseau est un lieu de questionnement critique des systèmes lorsqu'ils enferment et surtout oppriment, y compris le système ecclésial.
2. Le Réseau est un lieu de ressourcement et de formation.
3. Le Réseau est un lieu de support des initiatives à caractère communautaire. (Cette orientation doit être développée selon diverses modalités dans le futur pour répondre aux besoins de faire communauté.)
4. Le Réseau est un lieu de réseautage et de liens avec des groupes parallèles au niveau international et avec des groupes et organismes au niveau local.
5. Le Réseau est un lieu d'action pour tous avec recherche particulière d'une présence de jeunes adultes.

Ainsi, le Réseau pourrait devenir un interlocuteur libre et compétent dans une Église qui, selon les synodes, cherche le dialogue pour faire grandir la communauté et la participation responsable. (Mais elle ne dialoguera pas seule ni seulement avec des membres nommés par elle ou redevables pour leur travail aux responsables de l'institution.)

Voilà le fruit du travail de mise à jour effectué en 2002 après quelques années d'expérience vécues par le Réseau. Déjà, des équipes sont constituées : l'une prépare une activité de ressourcement pour le mois de novembre 2002 (nous vous en reparlerons bientôt); une autre doit approfondir la pertinence d'impliquer davantage le Réseau dans des petits groupes de ressourcement ou dans des communautés de base. Déjà, des responsables sont nommés pour voir à tisser des liens avec des groupements parallèles au nôtre à travers le monde via l'internet (avec Jean Trudeau comme responsable), ou pour rechercher l'implication de jeunes adultes sur notre site ou sur un site connexe (avec Claude Giasson comme responsable). Nous vous tiendrons au courant des actions nouvelles...

Je souhaite un fructueux enracinement du Réseau Culture et Foi dans l'environnement social et religieux d'ici, car je demeure persuadée que toutes les dimensions de l'humain trouvent place dans notre univers. Le jour où l'on ne s'en remettra qu'à la technique et à l'économie pour vivre est, je crois, encore éloigné, malgré la perpétuelle tentation de réduire la personne humaine et les collectivités à des dimensions primaires. Deux observations le confirment : l'augmentation du nombre de suicides et les multiples recherches de sens qu'on voit surgir autour de nous...

Jeunes adultes et moins jeunes pour qui les aspirations du Réseau parlent un langage significatif, vous êtes plus que bienvenus, des engagements vous y attendent...

Conseil d'administration du RCF pour 2002-2003

Hélène Chénier, présidente, Denise Robillard, vice-présidente, Jean Trudeau, trésorier, Johanne Archambault, secrétaire. Conseillers et conseillères : Marie Lefrançois, Marguerite Denhez Zeitouni, Claude Giasson, Richard Guimond et Raymond Légaré.

Une invitation à inscrire à votre agenda...

Le jeudi, 17 octobre 2002, à 19 h, au Centre Saint-Pierre (1212, rue Panet à Montréal), aura lieu le lancement de deux livres :

- ***Renâître à la spiritualité***, par Richard Bergeron (Fides)
- ***Réenchanter la vie***, par Jacques Grand'Maison (Fides)

Il y aura **débat** entre les deux théologiens, qui poursuivent, chacun de leur côté, un dialogue avec le monde contemporain...

Nos membres sont spécialement *invités* à cette rencontre qui devrait nourrir nos activités de ressourcement !

SOMMAIRE

Mot de la Présidente par Hélène Chénier	1
« Parole de jeunes, parole aux jeunes » : conférences du 25 mai 2002	
▪ Sophie Tremblay	3
▪ Pierre Lalonde	4
▪ Sylvie Fisette	5
▪ Marco Veilleux	7
Nouvelles d'Église	
▪ Les JMJ et les sessions parallèles, par Jean Trudeau	8
▪ Petit rapport d'activité du Groupe du Manifeste, par Claude Michaud	9
▪ Outaouais-des-deux-rives, par Léo A. Dorais	9
▪ Sur André Naud, par Claude Giasson	10
Lecture	
▪ <i>La liberté confisquée. Essai sur le cléricalisme</i> , de Marc Renault, par Raymond Légaré	10
Glanures par Georges Pagé	12
▪ Une nouvelle journalistique ?	
▪ Une pousse d'espérance	
▪ Vous avez dit « capital » ?	
▪ Coopérer, est-ce possible?	
▪ Un nouveau saint nous est donné...	

CULTURE ET FOI

Vol. 8, no 2, octobre 2002
C. P. Les Atriums, B. P. 32095
Montréal, Québec, H2L 4Y5
Tél. : 514-845-8026 Téléc. : 514-845-6973
Courriel : drobillard@sympatico.ca

Renseignements sur les activités régionales

<i>Montréal métropolitain</i>	Hélène Chénier chenierh@videotron.ca
<i>Mauricie-Bois-Francis</i>	Daniel Roy, 819-477-4359 daniel.roy@dr.cgocable.ca
<i>Outaouais-des Deux Rives</i>	Léo Dorais, 613-565-1568 ladorais@cyberus.ca

Production du bulletin

Claude Giasson (claudégiasson@videotron.ca), Hélène Chénier (chenierh@videotron.ca), Marie Lefrançois (télé. 514-737-8106), Jean Trudeau (trudo@magma.ca), Johanne Archambault (archambaultjo@hotmail.com), Denise Robillard, Candide Simard, Marguerite Zeitouni, Georges Pagé, Raymond Légaré, Claude Michaud, Léo Dorais.

SITE INTERNET DU RÉSEAU CULTURE ET FOI : www.culture-et-foi.com

Parole de jeunes, parole aux jeunes

CONFÉRENCES DU 25 MAI 2002

Le Réseau Culture et Foi, avec plusieurs autres organismes d'inspiration chrétienne qui combattent pour une Église renouvelée, a vécu en 2001-2002 une année de travail ardu de réorientation. Après sept ans d'existence et une difficulté chronique à recruter une jeune relève. À l'heure du rassemblement annuel, nous avons pensé mettre l'accent sur les jeunes adultes, puisqu'ils sont l'avenir du projet du Christ et de tout organisme qui s'y consacre. Nous leur avons donné la parole pour qu'ils partagent avec nous leur vision du monde, leurs attentes spirituelles, leurs aspirations communautaires, leur rapport au Christ de l'Évangile. Les panélistes étaient quatre jeunes adultes : Sophie Tremblay, professeur à l'Institut de pastorale de Montréal; Pierre Lalonde, psychothérapeute à Saint-Jérôme; Sylvie Fiset, psychopédagogue à Montréal et à Sherbrooke; et Marco Veilleux, rédacteur de la Vie liturgique, à Ottawa. Leurs présentations, publiées intégralement sur notre site web (www.culture-et-foi.com) ont été résumées ici par C. Simard, M. Zeitouni et J. Archambault.

Sophie Tremblay

Quelle est ma vision du monde ? À cette question, Sophie Tremblay répond que sa capacité de comprendre le monde lui semble bien limitée... et que ces limites sont insurmontables. « Si une vision du monde, c'est une conception cohérente et unifiée du réel, je pense que je n'en ai pas, tout simplement. » La réalité est vaste, complexe et changeante. « J'ai besoin de garder ma fenêtre ouverte sur les possibles qui pourraient modifier ma compréhension des choses. » Peu de certitudes absolues sont possibles en ce monde. « Je me reconnais bien dans le courant philosophique de la post-modernité. »

Elle préfère vivre en laissant les questions ouvertes. Dans son histoire, « devenir adulte et autonome, acquérir de la maturité, a correspondu à développer une grande tolérance à l'incertitude ». Il ne s'agit pas de démissionner, mais de faire des choix. « Vivre, c'est risquer. »

En ce qui concerne ses attentes spirituelles, Sophie s'est engagée consciemment dans un cheminement de spiritualité chrétienne. Elle est ouverte aux autres traditions religieuses, pour s'inspirer de leurs pratiques et de leur sagesse, tout en croyant au choix d'une spiritualité constante, à la fidélité dans une voie à travers les changements de la vie. Elle se dit très inspirée par les pionniers et pionnières qui ont ouvert une nouvelle voie au nom de leur appel intérieur, « par exemple les agentes de pastorale et les théologiennes dans l'Église catholique ».

Ses attentes spirituelles trouvent un écho dans la tradition chrétienne, mais « les pratiques

les plus communes, comme le chapelet, la liturgie des Heures, la lectio divina et l'oraison mentale » ne sont pas « à la hauteur des possibles de la tradition, surtout pour les laïcs ». La spiritualité est devenue une affaire de spécialistes. Il faut trouver des pratiques insérées dans le courant de la vie séculière. Elle-même poursuit une recherche personnelle et intellectuelle sur la spiritualité chrétienne des laïcs. Elle cherche à formuler de nouvelles propositions pour une vie spirituelle conjugale intégrant la dynamique relationnelle des conjoints. Elle espère trouver en puisant aux meilleures ressources de la tradition chrétienne et des sciences humaines.

Ses aspirations communautaires sont « bien cachées dans un repli secret » de sa conscience. Des déménagements nombreux ne lui ont pas permis de s'enraciner. Elle a quand même conservé des amitiés, malgré la distance. « Pour moi, même les appartenances sociales de base demeurent fragiles. Et je pense qu'il en est ainsi pour beaucoup d'autres jeunes de ma génération. » Elle aspire à appartenir de façon plus stable à un réseau social de base.

Elle demeure marquée par sa participation à un mouvement de jeunes pendant une dizaine d'années. Elle y a trouvé fraternité, simplicité, convivialité, créativité et spontanéité. Pour l'instant, elle appartient au réseau des Dominicains de Saint-Albert-le-Grand et de l'Institut de pastorale. Elle se sent isolée dans les paroisses et les réseaux ecclésiaux. Sa vision de l'Église, de la foi, de la tradition chrétienne diffère pro-

fondement de la leur. Elle demeure en recherche d'un petit groupe de partage, de ressourcement spirituel. Elle cherche un lieu pour célébrer sa foi avec une liturgie vivante. D'autre part, elle aspire à fréquenter des réseaux sociaux où l'on adhère à des valeurs de justice, de partage, de respect de l'environnement, où l'on recherche le bien commun, et cite son expérience dans une coopérative d'habitation. Elle souhaite contribuer à l'amélioration de la vie dans notre société, « mais je voudrais pouvoir le faire sans m'essouffler ».

Elle se dit fascinée par le Christ de l'Évangile, il est sa voie, son chemin de vie. « Il s'agit du rapport d'une disciple à son maître » : d'écouter et de se laisser instruire. Le Christ n'est pas une entité éthérée, ce n'est pas le « petit Jésus ». À l'âge de dix ans, le film *Jésus de Nazareth*, a marqué son imagination. La lecture du Nouveau Testament lui a fait intérioriser ce que pouvaient être le regard de Jésus, « ses mains qui touchaient, consolait, guérissaient, partageaient ». Par ses études en théologie, elle a découvert la réalité historique d'Israël au temps de Jésus, et mieux compris la portée sociale et pro-

phétique de son action. L'approfondissement de la dimension symbolique des écrits bibliques lui permet de s'appropriier l'Évangile davantage.

Elle est croyante depuis l'enfance, avec des périodes d'éclipse et de noirceur. Aujourd'hui elle réalise que son attachement au Christ structure son identité personnelle et le sens qu'elle donne à sa vie. « Au cours de mes études supérieures, j'ai découvert les richesses symboliques du baptême, dans le droit fil de la foi à la mort et à la résurrection du Christ. J'ai découvert que ces symboles avaient marqué sur mon corps le mystère pascal, et que mes expériences de mort et de souffrance pouvaient être rapportées à ce mystère fondateur. Depuis, les symboles du baptême (huile, eau, cierge allumé, vêtement blanc) constituent une manière de relire ma vie, mes choix, mes engagements, à la lumière de l'Évangile. J'ai souvent médité sur ce que signifiait "vivre son baptême jusqu'au bout". Plusieurs croyants l'ont assumé jusqu'à la mort (l'exemple de Mgr Roméro est particulièrement interpellant pour moi). Je me pose souvent cette question : et moi, jusqu'où serais-je prête à aller pour suivre le Christ ? »

Pierre Lalonde

J'ai pensé annuler ma participation à ce panel. Le temps est devenu une denrée rare dans ma vie. J'ai quatre fils de 5 à 11 ans, je déménage, je veux relancer ma pratique de psychologue, terminer mon mémoire de maîtrise en théologie... Et... est-on « jeune » à 41 ans ? Mais je crois qu'il faut offrir des espaces de parole, afin que des liens se tissent et que l'histoire prenne de nouvelles tournures, parfois inédites.

Mes choix de vie et mes options

J'ai toujours voulu changer le monde. J'ai été scout, j'ai fondé avec des amis un groupe de renouveau liturgique au diocèse, je me suis engagé dans une communauté laïque du nom de « Fondations pour un monde nouveau » et j'ai réuni un groupe d'intervenants-es chrétiens dans un organisme qui s'appelait Alliance Innovation. Mais le changement n'est pas si facile à réaliser. Je me convertis donc au réel lentement, trouvant la satisfaction dans la simple action accomplie. Les nombreux engagements font place à une priorité au couple et à la famille.

Aujourd'hui je fais le maximum pour recycler et récupérer ce qui peut l'être, pour ne pas être pris dans le cycle de la consommation et

pour aller dans les magasins uniquement lorsque j'ai un besoin. J'aime m'arrêter sur l'origine d'un produit avant de l'acheter. J'apprécie lorsque j'ai le courage d'être vrai et authentique avec mes proches, de ne pas tourner les situations à mon avantage. J'aime assumer mes erreurs et trouver des solutions plutôt que de laisser perdurer les problèmes. Et je pourrais vous parler du café équitable, des légumes biologiques d'un cultivateur de notre région, de notre vieille camionnette qui s'enrouille et que nous voulons utiliser au maximum, de la simplicité « volontaire »...

Par des choix concrets, je veux affirmer mes options pour des valeurs qui vont parfois à contre-courant, résister à ce qui contrevient à la dignité de la personne humaine. Je suis devenu allergique à mes propres discours idéalisants. Les gestes parlent plus fort que les paroles.

Mon rapport au Christ de l'Évangile

Nous avons tous vécus une expérience existentielle intime, fondatrice. En quatrième année, pendant un cours de religion, j'ai été séduit par le « Aimez-vous les uns les autres ». J'aime l'action, mais aussi la vie intérieure et la prière.

Cette vie spirituelle a toujours été associée à une expérience d'Église et de communauté chrétienne. J'ai eu la chance de côtoyer des prêtres, des évêques et des agents de pastorale qui ont pris le risque de me faire confiance. J'ai également fait l'expérience d'une communauté de base avant de me retrouver dans une période plus « charismatique », cherchant une expérience d'église plus chaude et affective, relationnelle et spirituelle. J'ai pensé au sacerdoce, mais j'ai saisi un jour que j'apprendrais plus à aimer (et qu'il y avait là le désir de Dieu pour ma vie) à travers la vie de couple. J'ai parfois douté de la vérité de Dieu, de son existence. Et j'ai longtemps cherché à quelle vocation et à quelle mission il m'invitait. J'ai voulu devenir performant pour le Seigneur, prié pour faire sa volonté (pour qu'il m'aide à réaliser mon idéal ?)...

Aujourd'hui, je découvre que Dieu veut profondément mon bonheur et que j'aie la vie en abondance. J'ai quitté cette tension vers la mission qui me tire hors de moi pour m'ouvrir à la vie et au bonheur qui me sont offerts dès maintenant, et passent par les liens tissés avec les personnes, par les petits gestes d'affection et d'appréciation. Mon expérience du Dieu de la foi chrétienne me rapproche de mes valeurs profondes et essentielles. J'accepte d'être très limité dans ce que je peux faire et changer. La volonté de Dieu emprunte des voies qui ressemblent rarement à ce que j'ai planifié.

Ce passage d'un idéal spiritualisé à une incarnation des valeurs d'Évangile m'amène à explorer une spiritualité qui donne des mains à la prière, un vécu communautaire qui enracine la vie spirituelle dans la vie quotidienne. J'aspire donc à « moins en parler qu'en vivre ». La contemplation et l'action sont indissociables.

Mes aspirations communautaires

Dans mes expériences de communautés chrétiennes, j'ai toujours cherché à ce que se vivent

Sylvie Fiset

« Nous sommes des êtres spirituels vivant une expérience humaine », écrit Teilhard de Chardin. L'expérience spirituelle est la seule vraie aventure humaine, celle à partir de laquelle le sens de ma vie se tisse et s'actualise.

J'ai grandi en région, un peu à l'écart des mouvements sociaux qui, dans les années 1960 et 1970, ont remis en cause les valeurs de l'Église catholique. Par ailleurs, mes parents, très

l'unité dans la diversité, la plus grande ouverture, le minimum d'exclusion, la communauté véritable... parfois aux dépens du conflit créateur. J'ai toujours été très sensible aux incongruences du discours et de la pratique dans les paroisses où j'étais engagé. Je cherchais à ce qui s'y vivent et disent des mots qui sonnent vrai. Je me suis donc toujours mieux retrouvé dans mes expériences de petits groupes.

La famille et le couple prennent plus d'importance. J'ai un goût pour le « communautaire qui se vit ». Je veux trouver la présence du Dieu vivant de Jésus Christ au cœur de la communauté humaine. Mes frontières s'ouvrent de plus en plus à la conception du village global que nous formons comme humanité, avec nos différences, religieuses notamment.

Conclusion

Au début je vous ai dit que je manquais de temps. Finalement, si je prenais le temps de rencontrer l'essentiel ! Pour cesser de courir après mon temps... Est-ce que j'approcherais une simplicité et une concrétude que je réservais aux sages ? Je crois que je suis rendu vieux ! Mais, comme le disait le général MacArthur (dans un texte intitulé « Rester jeune », dont je réunis ici des extraits), « La jeunesse est un état d'esprit, une qualité d'imagination, une intensité émotive, une victoire du courage sur la timidité, du goût de l'aventure sur l'amour du confort. On ne devient pas vieux pour avoir vécu un certain nombre d'années, [mais] parce qu'on a déserté son idéal. Les préoccupations, les doutes, les craintes et les désespoirs sont les ennemis qui, lentement, nous font devenir poussière avant la mort. Vous êtes aussi jeune que votre foi. Aussi vieux que votre doute. Vous resterez jeune tant que vous resterez réceptif à ce qui est beau, bon et grand ». Voilà, j'ai fini d'être un jeune adulte. Peut-être suis-je rendu à être un adulte jeune ?

actifs dans leur paroisse et leur diocèse, ont collaboré au renouvellement de la liturgie et des rituels. J'ai vécu à la maison beaucoup d'eucharisties et de rituels privés où le sens nous était transmis. Je pense notamment à Pâques. Il y avait une place à table pour le Christ, avec un couvert et la coupe des grands jours.

Peu de gens de mon âge ont reçu ce type d'enseignement. Mais si les principes catho-

liques trop rigides nous ont éloignés de la pratique, plusieurs croient en un Dieu et au Christ. À la paroisse, j'ai rencontré quelques parents que je ne savais pas croyants lors des catéchèses et des sacrements. Le lien entre nous changeait après que nous nous étions croisés à l'église. Sans mots. De la même manière que, dans le silence des retraites, les méditants se sourient et se rejoignent dans le silence de la prière. Je crois de plus en plus qu'entre chrétiens on se reconnaît comme membres d'une même famille.

Être chrétien, c'est « vivre avec la grâce », être béni. Je suis toujours émue lorsque j'entre en relation avec l'incommensurable amour divin dans ma vie. Sans rien faire ni prouver, sans forcer, je suis aimée. Cet amour est tellement puissant qu'il me met en route. En regardant ma vie passée, je vois à quel point j'ai été protégée de par mon baptême et comment cette grâce d'amour ne m'a jamais abandonnée.

J'ai été émue aussi de constater toute la dimension de liberté dont je jouis dans mon rapport au Christ et au Père. J'ai compris que je n'avais pas à mériter cet amour, mais tout simplement à l'accueillir. Ce positionnement intérieur me rend bienveillante envers moi-même et mes proches. Je peux regarder mes pauvretés intérieures sans me sentir menacée, aborder les épreuves comme des occasions, laisser tomber mes masques, accéder à des relations plus authentiques, goûter l'instant présent.

Se reconnaître comme pécheur, c'est se voir en devenir. « Seigneur je ne suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement une parole et je serai guérie. » Consentir à la guérison dans la relation eucharistique, c'est être portée par l'amour du Christ. Lors d'une retraite, en m'abandonnant à ce mystère, j'ai senti les tensions de ma nuque se détendre à un point tel que ma tête s'inclinait comme celle des moines qui priaient. Ce geste, je l'ai compris de l'intérieur, non comme un abaissement, mais comme la possibilité de me déposer en Dieu. Quel soulagement : je n'ai pas à être parfaite, à essayer de me sauver moi-même. Mon grand-père m'a dit avant de mourir : « Fais de ton mieux Sylvie, personne ne t'en demande davantage ».

Chaque instant est une occasion de m'inscrire dans cette relation de confiance et d'être simplement « en rencontre avec », sans tout ce bavardage sur ce que j'ai à faire. Être en chemin, c'est me rendre disponible aux invitations de la vie et faire de mon mieux. Mon engagement est la conséquence de ce trop-plein d'amour, qui se

révèle dans le partage. Le Christ me demande de lâcher le contrôle et de me laisser aimer et transformer. Pendant mes deux grossesses, j'ai dû prendre le lit plusieurs semaines. Ne plus rien faire, ne plus rien décider, seulement attendre, pour que la vie se passe en moi et à travers moi. Attendre c'est entrer dans l'espérance et dans le dessein de Dieu, collaborer à un mystère plus grand que soi et entrer dans une profonde confiance que Dieu sait mieux que moi ce qui est juste pour moi. Combien de fois j'ai expérimenté que la vie pouvait m'offrir bien plus que ce que j'avais entrevu, que Dieu pourvoit à tout.

Mais je garde mon esprit critique, pour regarder ce qui fait obstacle dans ma personne et autour de moi à ce que la vie se manifeste avec justesse et fluidité. La foi me permet d'ouvrir mon esprit, de guérir des blessures, d'entrer dans une plus grande fermeté face aux gestes que j'ai à poser. Plus ma foi grandit, plus je deviens concrète, plus j'ai la tête froide et le cœur à la bonne place. Plus j'ai le courage de dénoncer ce qui ne va pas à mon travail, dans ma famille, dans mes engagements.

Je travaille avec des gens qui vivent des deuils, des passages, de grandes souffrances (dépression, tentatives de suicide, désarroi d'un orphelin, séparations). Le pire drame humain est la perte de sens et le manque d'amour. Les épreuves peuvent nous broyer, mais la plus grande des détresses est celle où l'amour est mort en soi. Souvent on me demande comment j'arrive à faire ce travail. C'est grâce à ma profonde confiance qu'il y a une place, une possibilité d'émergence et d'amour pour tous. Régulièrement, j'assiste à des petits miracles de grâce dans la vie des gens que j'accompagne : ouvertures de conscience, réconciliations, pardons, guérisons intérieures, réorientations de vie... Quand je ne sais plus, je demande l'assistance de Dieu dans mon bureau. Je prie pour mes clients. Ça me procure énormément de force intérieure, et des révélations intimes qui m'aident à dépasser mes difficultés personnelles.

Je n'ai pas le temps de prier longuement, d'entrer en relation avec Dieu en me retirant dans un lieu protégé (ah, si, je le fais environ une fois par trois mois). Mais je pose régulièrement des pierres sur ma route en ce sens. Ma vie devient une grande prière. Dieu parle à chacun dans l'intimité du cœur. Saint Benoît disait : Écoute. Dieu m'interpelle à travers les demandes de mes enfants, leurs regards sur la vie, dans la personne d'un client...

Je suis inquiète pour l'humanité. Où mènent le désir aveugle de tout ramener vers soi, de tout garder, les préoccupations à courte vue au niveau économique, politique, environnemental ? En voulant tout contrôler, les hommes ont perdu le sens du sacré et la confiance profonde dans la Vie. Pourtant, si, individuellement et communautairement, nous prions pour l'humani-

Marco Veilleux

Quelles sont les convictions d'un homme de 29 ans en 2001 ? Pour répondre à cette question, Marco Veilleux cite Vatican II : « Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ [...] La communauté des chrétiens se reconnaît donc réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire ». Ce texte est l'un de ceux qui fondent la foi, l'espérance et la charité qu'essaie de vivre ce jeune Québécois engagé en Église.

Né après le Concile, après la Révolution tranquille, Marco Veilleux n'a aucun souvenir de « la grande noirceur ». Très tôt, il a découvert la « question nationale » et les conflits mondiaux, et s'est posé la question : « qu'est-ce que peut bien vouloir dire "vivre", "aimer", "souffrir", "croire" et "espérer" ? Non pas dans l'abstraction, mais ici, dans ce lieu sur la planète, dans cette langue, cette culture, cette mémoire et ce devenir collectif auxquels j'appartiens. »

La foi en l'Évangile de Jésus Christ a été, pour lui, un chemin pour entrer dans l'intelligence de ces questions. Il y a eu accès à travers la liturgie de l'Église, « lieu d'ouverture à une mémoire de l'universel, capable d'éclairer et de donner sens à ma situation particulière ». La liturgie lui a donné accès au trésor de la Bible. Elle a aussi, par ses sacrements, inscrit en lui « une vision de l'être humain qui fonde sa dignité absolue, qui assume toute sa finitude et la transfigure dans la lumière de Celui qui a vaincu la mort ». Elle lui a rappelé sans cesse « que la vie est promesse d'une "Pâque" à venir, et qu'une véritable intelligence du présent ne peut s'enraciner que dans l'espérance du Royaume ».

En assumant sa tradition religieuse dans la liberté et le sens critique, il a trouvé un espace de vie et un horizon de sens. « Foi et question nationale, foi et projet de société, foi et place du Québec dans l'histoire du monde sont, pour

nité, la Vie sera plus forte. Je crois que nous pouvons, par nos pensées, nos prières et nos actes, arrêter le « compte à rebours ». Nous sommes en des temps où la promesse de Résurrection prend tout son sens, et moi, en tant que femme et chrétienne, je veux collaborer à cette possibilité. Je veux y croire, pour mes enfants et pour nous tous.

moi, des termes inséparables. Car je crois profondément que *les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des Québécois et des Québécoises de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux et celles qui souffrent, sont aussi [ceux] des disciples du Christ.* » C'est pourquoi il choisit et rechoisit tous les jours le catholicisme, où il trouve une mémoire porteuse d'avenir, une intelligence de notre condition. « Pour moi, cette tradition catholique, affaiblie, appauvrie, méprisée, calomniée, trop souvent présentée de façon maladroitement et insignifiante, elle demeure, malgré tout, dépositaire d'un "savoir faire avec la vie". »

Son expérience d'Église n'est donc pas celle d'un système qui enferme et opprime. Aujourd'hui, « qui, divorcé ou non, se voit refuser la communion dans une église, au Québec ? », lance-t-il, ajoutant que, dans la paroisse que fréquente la communauté gaie de Montréal, on ne s'« enfarge pas beaucoup dans les fleurs des tapis romains ! ». Sur le sacerdoce des femmes et le célibat des prêtres, « questions douloureuses », il pense que beaucoup de gens ne croient plus au sacerdoce dans sa forme actuelle. « Cléricature pour cléricature, vous savez, qu'elle soit faite d'hommes ou de femmes, célibataires ou mariés, pour bien des laïcs, c'est un faux débat... » À la suite de Michel de Certeau, il incline à qualifier le combat contre l'*institution* d'« occupation dérisoire », sans rapport avec la vie des chrétiens. Ce sont les pratiques et les organisations sociales qui importent : « comment va s'exercer et se formuler une expérience communautaire de la foi ? ».

Les jeunes ont les pieds dans une société qui ne leur a pas transmis une mémoire féconde de son histoire. Les Québécois ont un mépris d'eux-mêmes « révélateur d'une génération de nouveaux clercs qui nous a confisqué notre héritage et qui veut nous faire croire que la lumière et la liberté sont apparues avec eux. Les dogmatismes d'aujourd'hui sont aussi pitoyables que ceux d'hier, ne trouvez-vous pas ? »

Les jeunes ont les pieds « dans un système d'éducation colonisé par une logique entrepreneuriale ». Au sortir de l'université, endettés pour dix ans, ils se retrouvent dans un marché du travail « qui [les] oblige à une flexibilité, une mobilité et une précarité qui tiennent souvent en otage le reste de [leurs] projets personnels, familiaux ou affectifs ». Ils ont les pieds dans un espace politique « qui n'est plus mobilisateur ». Dans un vaste marché mondialisé où règne l'exploitation. « Les valeurs et les sources de transcendance, capables de motiver et de soutenir l'action, semblent enterrées sous l'amoncellement des pacotilles de la culture de masse. »

Or la véritable grande noirceur, c'est « celle du suicide et de la dénatalité, celle de la violence domestique et urbaine, celle de l'échec de nos relations amoureuses, celle du sida, de la drogue et de l'itinérance ». Le Québec ne sait plus vivre, dit-il. Des générations entières d'hommes et de femmes « n'ont pas "appris à vivre", c'est-à-dire à aimer, à croire, à traverser la souffrance, à espérer, à édifier du sens, à se relier dans le partage d'aventures collectives, motivées par des idéaux. Alors, ils meurent. Ils se tuent. Ils ne transmettent plus la vie ou bien ils l'enlèvent aux autres... Ils "décrochent". Notre culture est devenue mortifère ». Revenant à Vatican II, il

demande : « Comment la communauté chrétienne d'ici se reconnaît-elle réellement et intimement solidaire de cette tragédie ? »

Le salut de l'expérience chrétienne ne viendra pas de Rome mais de nous. Nous sommes l'Église. « À la suite du Bon Samaritain, nous devons nous pencher sur les plaies d'une humanité qui gît, en train de mourir, parce que rouée de coups par une modernité néo-libérale sauvage. » Nous sommes l'Église lorsque, « au cœur de ces lieux détruits de nos rêves politiques, dans ce présent détérioré de nos liens sociaux, nous engageons notre solidarité dans des projets de renouvellement de notre "vivre ensemble". Nous sommes l'Église lorsque, prenant au sérieux la radicale liberté que nous confère notre baptême, nous nous engageons sans attendre d'imprimatur », lorsque, sans mépris pour le passé, mais sans nous emprisonner dans ses erreurs, nous risquons des pratiques nouvelles et témoignons du mystère pascal. Alors nous pourrions « recommencer à croire, à espérer et à célébrer que le sens est possible et que la vie vaut la peine d'être vécue, dans ce coin de pays ». Le Concile a aussi dit : « l'avenir est entre les mains de ceux [et celles] qui auront su donner, aux générations de demain, des raisons de vivre et d'espérer ».

Nouvelles d'Église

Les JMJ et les sessions parallèles

par Jean Trudeau

Le pape Jean-Paul II est venu à Toronto pour célébrer sa foi en compagnie de milliers de jeunes d'un peu partout dans le monde. Durant la semaine, les participants ont été convoqués à des sessions de catéchèses animées par des cardinaux et des évêques.

Les sujets abordés au cours de ces catéchèses étaient bien loin des préoccupations actuelles des jeunes, telles la mondialisation, la pauvreté, les inégalités sociales, les exclus, les abus sexuels, le sida. Ces questions ont été ignorées par les JMJ.

Pour combler ce vide, le groupe « Challenge the Church », ayant à sa tête la réformatrice Johanna Manning, a décidé de tenir une session parallèle sous le titre « Alternative Catholic World Youth Days 2002 ». On y traita de questions plus proches des jeunes, par exemple « Dialogue sur l'oppression », « Démocratie et questionnement », « La

sexualité et l'Église », « Le droit à la procréation » et « La justice globale ». L'Église devrait s'intéresser à ces questions et servir de guide aux jeunes qui désirent y voir clair.

Même si les participants et participantes à cette session parallèle furent relativement peu nombreux, ils et elles représentaient plusieurs groupes, dont Challenge the Church, Catholic Network for Women's Equality, Catholics for a Free Choice, Women's Ordination Conference, Culture et foi et le Groupe du Manifeste d'Ottawa.

Il n'y avait pas que des discussions à cette session parallèle; on avait aussi prévu des moments de prière et de communion, surtout au début de la journée. La cérémonie du pain le lundi matin en est un exemple. Cinq corbeilles de différentes sortes de pain (riz, seigle, blé, etc.) étaient disposées par terre sur une nappe. On a invité une

personne à prendre une corbeille et à la tenir tout haut pendant que l'animatrice offrait une prière ou réflexion à propos du pain. On a procédé ainsi pour les cinq corbeilles. À la fin, les corbeilles ont circulé et chacun et chacune communiait aux diffé-

rents pains. Un chant d'action de grâces et d'unité a terminé la cérémonie. Très touchant.

Le tout s'est déroulé à l'église anglicane Holy Trinity, dans une ambiance de foi sereine mais déterminée à lutter pour le renouveau dans l'Église.

Petit rapport d'activité du Groupe du Manifeste

par Claude Michaud

Le Groupe du Manifeste d'Ottawa continue à s'interroger sur la situation des ministères ordonnés et, dans l'immédiat, sur la situation de plus en plus douloureuse des paroisses. Les réaménagements pastoraux en cours font penser à un rituel funéraire, ou tout au moins à un exercice gentil, genre « soins palliatifs », pour patients en phase terminale. Il y a toutefois un espoir. Et il est fondamental. Les laïcs, femmes et hommes qui assument de multiples façons les tâches ministérielles, font une expérience d'Église précieuse.

Il est des petites paroisses où c'est une femme qui tient la communauté vivante pratiquement à bout de bras. Combien de temps cela pourra-t-il durer, voilà une question incontournable. C'est ici que l'inquiétude se fait souffrance. Quand cette femme sera-t-elle ordonnée ? Et, dans l'intervalle, qui se préoccupe de la formation supplémentaire à donner à cette femme et à tous les autres femmes et hommes qui voient à la préparation au baptême, qui prennent sur eux la catéchèse d'initiation aux sacrements, qui vont donner la communion aux malades, etc. ? Qui s'emploie à discerner, parmi ces chrétiens engagés en pastorale, celles et ceux qui seront appelés à présider aux eucharisties pour

remplacer les prêtres, trop vieux, et dont la moyenne d'âge poursuit sa courbe inexorable ?

L'histoire l'a démontré, les rassemblements pour la messe du dimanche sont comme le cœur qui pompe le sang dans tout le corps. Il ne faudrait donc pas attendre qu'il soit trop livide avant de passer à l'action. Le silence actuel de l'Église, en son centre comme ici au Canada, suppose une foi peu ordinaire pour éviter de sombrer dans la désespérance. C'est dans cette perspective que le Groupe du Manifeste d'Ottawa continue à intervenir auprès de quelques évêques afin de leur offrir un peu de soutien. Au cours de l'été, le Groupe a offert son appui à quelques initiatives qui vont dans ce sens : au groupe Challenge the Church de Joanna Manning à l'occasion des JMJ de Toronto, à la conférence sur l'ordination des femmes (Women Ordination) tenue en Alberta en août, et au mouvement des catholiques américains Voice of the Faithful (VOTF).

Les membres du Groupe du Manifeste d'Ottawa ont tenu une réunion à la fin de septembre. Ils veulent poursuivre leur réflexion et définir l'action à entreprendre au cours des prochains mois.

Outaouais-des-deux-rives

par Léo A. Dorais

Le groupe de l'Outaouais-des-deux-rives tient son nom du fait que ses participants viennent des deux côtés de la rivière des Outaouais (Gatineau et Ottawa). En plus d'être descriptif, le libellé nous permet d'adresser nos lettres à nos deux évêques. C'est ce que nous avons fait au printemps, le thème étant la volonté d'autonomisation des diocèses par les baptisés que nous sommes. La Conférence des évêques a reçu ce texte. L'été nous aura permis de faire relâche, mais nos rencontres reprennent la semaine du 15 septembre. À la fin des activités de la saison dernière, nous avons

suggéré qu'une étude sur « L'influence du mariage sur la mission du pasteur protestant » soit entreprise. À cette fin, un questionnaire pouvant servir de base à des entrevues a été préparé par Gaston Sauvé et soumis au doyen de l'Université Saint-Paul, lui suggérant de proposer l'étude à l'un de ses étudiants en mal de thématique de thèse. Comme chaque année, le thème de réflexion de l'année est choisi lors de la première rencontre. Bien malin qui peut dire d'avance de quel côté soufflera l'Esprit.

Sur André Naud

par Claude Giasson

Le 28 juin 2002 décédait le théologien André Naud, après plusieurs années de lutte contre le cancer. Il fut un personnage important pour le Réseau Culture et Foi. Ses livres, en particulier *Le magistère incertain* (Fides, 1987) et *Un aggiornamento et son éclipse. La liberté de pensée dans la foi et dans l'Église* (Fides, 1996), ont nourri notre réflexion et motivé nos engagements.

Le tout dernier, *Les dogmes et le respect de l'intelligence* (Fides, 2002), nous est parvenu comme un testament. Il y poursuit jusqu'à la plénitude sa réflexion de toujours sur les droits fondamentaux de l'intelligence croyante. Et du même coup, il invite courageusement l'Église à une conversion radicale dans ses modes d'intervention.

Dès les origines du Réseau, à la rencontre de fondation, André Naud était le conférencier invité. Sur le thème des *divorcés remariés dans l'Église*

d'aujourd'hui, il apportait une réflexion courageuse et novatrice. Sa conférence, publiée dans *L'Église canadienne* (vol. 28, no 8, septembre 1995, p. 284-289), est accessible sur notre site, dans nos « textes libérateurs » (www.culture-et-foi.com).

Plus tard, en l'année 2000, après la déclaration *Dominus Jesus* du Cardinal Ratzinger, André Naud a bien voulu collaborer à notre dossier et nous offrir ses « réactions spontanées et... sévères » face à ce texte.

Nous sommes donc heureux de regrouper sur notre site quelques hommages à ce théologien dont nous admirons le courage, la rigueur intellectuelle, la probité au service de l'Église et des êtres humains qui la composent. Dans le même dossier, nous avons ajouté quelques beaux textes d'André Naud dont l'un, émouvant, est tiré de son dernier livre et raconte son cheminement de théologien

« [Le Credo] se contente de dire qu'on croit à l'Église [...] [Cela] invite [...] à une attitude d'adulte en face des enseignements nombreux qui viennent des autorités de l'Église, et de Rome notamment. [...] Tous les enseignements de l'Église n'ont ni le même poids, ni la même certitude, ni la même autorité. Il n'y a plus de foi possible aujourd'hui sans qu'on soit initié ou sans qu'on s'initie à bien comprendre comment accueillir les enseignements et les décisions des autorités de l'Église en tenant compte des degrés d'engagement. [...] cette initiation ne peut pas être réservée aux spécialistes. [...] J'ajouterai [...] qu'il faut savoir convertir ou transmuier l'admission des fautes et même des erreurs de l'Église en volonté d'aider. » (André Naud, dans la RND, juin 1999.)

Lecture

Marc Renault, *La liberté confisquée. Essai sur le cléricalisme*, Montréal, L'Hexagone, 2000.

par Raymond Légaré

L'Église a-t-elle perdu le sens de la transcendance ? S'est-elle instituée gardienne de la Révélation au mépris de la liberté du croyant et de celle du Dieu qui l'inspire ? Dans cet essai écrit sans compromis avec la vérité, le philosophe Marc Renault réfléchit sur le cours de son existence pour y discerner l'éveil de sa conscience de chrétien autonome et de philosophe.

Il le fait en mettant en parallèle les signes qui sont le langage de la Révélation et les systèmes de représentations ou philosophies dont la pensée officielle de l'Église romaine s'est inspirée jusqu'à nos jours. Il s'interroge sur cette culture de la foi transmise depuis les catéchismes de son enfance jusqu'à l'époque de ses études philosophiques et théologiques et constate que l'Église d'alors ne favorisait pas la découverte personnelle des signes de la transcendance, mais transmettait plutôt une culture de l'obéissance qui octroyait au magistère la fonction théologique d'en définir l'authenticité et le pouvoir juridique pour en surveiller l'application.

Ses années de formation religieuse dans l'ordre franciscain se déroulent dans le climat créé par le choc de la Réforme où la pensée est captive de l'orthodoxie scolastique post-tridentine. Un univers de réponses à des questions sans grande portée ou pertinence dans un monde qui n'appartient plus à l'époque de la chrétienté. La philosophie, servante de la théologie, se résume à une métaphysique axée sur la démonstration

de l'existence de la Révélation naturelle qui prend largement le pas sur la Révélation biblique. La passion de la liberté mise de l'avant par l'existentialisme, la préoccupation de la destinée de l'homme et de sa singularité ? Tout cela semble inexistant. L'intérêt se porte sur l'essence de l'être humain, mais en ignorant son existence.

Devenu professeur de philosophie, il choisit d'approfondir cette liberté chrétienne si présente dans l'Écriture : cette perspective deviendra dominante dans son approche des textes philosophiques. Les arguments retenus en faveur de ce choix découlent de la démarche philosophique elle-même : tout système a un cachet d'individualité. Et pourquoi philosopher sinon pour mieux savoir à quel paradigme raccrocher sa vie ? Un rude apprentissage que celui de considérer les systèmes philosophiques comme des produits de libertés engagées dans l'Histoire et non comme de pures épiphanies de l'Être.

Ainsi, il constatera que la philosophie de Socrate est essentiellement normative, pratique, heuristique, et qu'elle ne se développe pas en système métaphysique. On est loin de la démarche de l'Église, qui invoque encore en plein XX^e siècle une métaphysique de la nature pour en déduire des lois universelles et les imposer. Autre constat, Aristote avance des preuves de l'existence de Dieu que l'enseignement catholique récupère, rendant en quelque sorte superflue la démarche de foi. Cette théologie est à mille lieues de la Révélation. Moïse, les prophètes bibliques, le message du Christ sont lus à l'envers et servent à étayer des positions doctrinales intemporelles dont l'enjeu est moins la vérité que l'hégémonie romaine.

Prenant le relais du philosophe, le théologien montre que la foi repose sur le témoignage de Jésus. L'accepter, c'est consentir à se soustraire au mensonge anthropomorphique déificateur d'idées à la Spinoza pour entrer dans l'univers de l'Inconnaissable. Le croyant entre dans la Vérité révélée par la grâce libératrice de Dieu, le Père. Il échappe aux forces impersonnelles du hasard ou du destin et sa conscience s'ouvre à la singularité de sa relation avec le Créateur.

De cette révélation personnelle du Christ découle la conduite morale du chrétien, dont les normes reflètent la loi de l'amour. Elle convie au dépassement et non à un conformisme éthique tout extérieur. Aucun contrat juridique entre Dieu et le fidèle, mais le rappel de la primauté de l'amour. Aucun plan d'autoréalisation comme l'enseignent les morales humaines orientées vers la poursuite de la vie heureuse ou de valeurs immanentes. La morale chrétienne refuse d'être à hauteur d'homme et donc mortifère. S'ouvrant à une dimension divine, seul un acte de liberté permet de l'assumer tout en se libérant des déterminismes et de toutes les formes de pensée déresponsabilisante.

Ce message fort s'est affadi au cours des siècles. La tendance médiévale à la centralisation et au contrôle politique s'est étendue aux domaines des connaissances et des consciences. Le cléricalisme qui en est le fruit a peu à peu confisqué cette liberté en la faisant entrer dans le cadre contraignant d'une pensée et d'une règle morale officielles. Le service de l'Évangile s'est mué en service du système ecclésiastique. Une doctrine théologique officielle définie hors de la contingence et de l'histoire amorçait le déclin intellectuel des luttes antimodernistes. L'Église a sombré dans l'illusion transcendantale. Elle a enseigné cette métaphysique pour la réalité même, ses constructions dogmatiques comme la version univoque de la Révélation. La théologie médiévale avait pourtant bien compris que toute proposition théologique ne peut être qu'analogique. Dans ce contexte, le dogme de l'infailibilité pontificale ramenait l'indéfectibilité promise à l'Église à une dimension appauvrissante et romaine.

Marc Renault nous propose dans cet essai une révision en profondeur de notre conception de la liberté chrétienne. Il le fait en l'adossant à cette autre valeur qui lui est contiguë : la responsabilité. D'une écriture aussi dense que la pensée qu'elle traduit, son livre situe sa recherche dans la lignée des meilleurs interprètes de la Tradition chrétienne. Il y dénonce la confiscation de la liberté du chrétien par une institution que les âges ont éloignée de sa mission libératrice. Le chapitre quatrième comporte, parmi bien d'autres, un passage saisissant sur la philosophie exploratrice des possibles. C'est dans ces voies plus que dans les certitudes que se situent encore aujourd'hui les signes de la Révélation. Les sophistes anciens faisaient de l'homme la mesure de l'être. Pour le chrétien, c'est le Christ. De Platon au Logos du Prologue de l'Évangile de Jean, la distance est infranchissable. Le non-savoir socratique fait place au témoignage de Vérité, à la transcendance incarnée.

Loin de s'en tenir à des regrets, à l'aggiornamento avorté de Vatican II, récupéré par l'appareil romain, la réflexion de l'auteur, fondamentale et admirablement bien étayée, constitue un appel au dépassement des obstacles issus d'une tradition de pouvoir qui s'effiloche pour se tourner vers un avenir dont chaque chrétien assume déjà la venue, celle du Royaume de Dieu. L'Église a pu un certain temps le croire possible sur terre. Lui rappeler son rôle ancillaire reste un moyen de lui témoigner l'attachement qu'elle doit manifester à sa mission : préparer la voie à l'Esprit, au Témoin de Vérité.

Glanures

par Georges Pagé

Une nouvelle journalistique ?

Le 26 juin dernier, rapporte le réputé périodique catholique anglais *The Tablet*, le Vatican signait la convention des Nations Unies pour l'abolition de la torture. Rappelons que la convention a été mise au point en 1984 et que déjà, en 1987, un nombre suffisant d'États l'avaient ratifiée pour qu'elle soit déclarée exécutoire. Chose curieuse, au Québec, sauf erreur, aucun des périodiques francophones n'a, à ce jour, mentionné l'événement !

Une pousse d'espérance

Encore *The Tablet*. Dans sa livraison du 18 mai dernier, il nous faisait part d'une annonce du nouvel évêque de Lancaster, Mgr Patrick O'Donoghue. Celui-ci voudrait vendre son « palais épiscopal », estimé à quelque 900 000 livres anglaises (environ 2 190 000 dollars canadiens), afin de se rapprocher de ses diocésains. Il entendrait, désormais, vivre en itinérant, demeurant un mois tout au plus dans l'une et l'autre des demeures de l'équivalent, chez nous, d'un vicaire épiscopal d'un groupe de paroisses de son diocèse.

Vous avez dit « capital » ?

Capital est un mot polysémique. Un de ses sens est l'objet de plus en plus d'attention de la part des chercheurs(euses). Il s'agit du « capital social ». Bien qu'un inventaire de la littérature ait permis de repérer l'expression il y a quelque cent ans, une statistique récente fait état de sa prise en compte, depuis peu, par des organismes tels que l'OCDE, la Banque mondiale, le FMI, etc.

Nombre de communications : capital social		
< 1981	1991-1995	1996-1999
20	109	1003

Source : *Democracies in Flux*, O. U. Press (2002), p. 5.

Nous pouvons mesurer notre niveau de capital social d'après les paramètres définis par Woolcock

(*ibid.*) : i) étendue du réseau associatif de la société; ii) nature des liens associatifs des composantes de cette société; iii) nature des relations de la société avec l'État qui lui correspond et iv) qualité de la gouvernance institutionnelle. On aurait déjà établi, par exemple, qu'une société au capital social élevé atteint plus rapidement les objectifs qu'elle s'est fixés. Signalons aussi cet autre trait qui veut que la pauvreté d'une société, entre autres choses, abaisse son niveau de capital social ! Déjà, plusieurs économistes ont l'intuition qu'il y a un lien entre la croissance économique d'une société et son niveau de capital social.

Coopérer, est-ce possible?

John Rawls, dans son livre *A Theory of Justice* (1971), écrit quelque part : les inégalités seraient acceptables si on pouvait raisonnablement prétendre qu'elles sont à l'avantage de chacun. Les chiffres (tableau ci-dessous) nous interpellent.

Cet envol des écarts entre PDG et ouvriers avait débuté au cours des années 1960. Il y a quelque vingt ans, le pape du management, Peter Drucker, conseillait de limiter à vingt fois le rapport PDG/Ouvrier; autrement, disait-il, les patrons se désintéresseraient des employés(es). Plus près de nous, l'APEIQ (Association pour la protection des épargnants et investisseurs du Québec) recommande un maximum de 22 fois. La présente situation économique est-elle à l'avantage de chacun ?

Un nouveau saint nous est donné...

Le 6 octobre 2002 sera canonisé à Rome Mgr Josemaria Escriva de Balaguer, fondateur de la Société sacerdotale de la Sainte-Croix, inséparablement unie à l'Opus Dei. À cette occasion, un excellent article a été publié dans la revue *Relations* du mois de septembre (no 679). Il traite, notamment, de la spiritualité particulière proposée aux membres de l'Opus Dei et de la place faite aux femmes au sein de l'œuvre. À lire absolument.

Salaires moyens, PDG et ouvriers, 1980-2000 (dollars US de 2000)

	1980	1990	1995	1996	1997	1998	1999	2000
PDG, salaires moyens, États-Unis (\$)	1 306 120	2 635 042	4 241 826	6 345 060	8 362 287	11 198 282	12 816 807	13 100 000
Ouvr. prod. sans resp. superv. (\$)	28 950	27 432	26 863	26 983	27 404	28 083	28 465	28 579
Rapports PDG/Ouvrier	45	96	160	236	305	399	450	458

Source : Holly Sklar, Laryssa Mykyta et Susan Wefald, *Raise the Floor*, Ms. Foundation for Women, 2001.